

**Que l'on m'excuse
de commencer ce
texte sur l'exposition
de Florence Jung à
Circuit en évoquant
un autre lieu d'art
que je connais bien :**

il s'agit de l'espace Louis Vuitton, confortablement installé au dernier étage de l'immeuble qui accueille une des enseignes de la boutique de luxe sur les Champs-Élysées. À chacune de mes visites, l'hôte ou l'hôtesse qui m'escortait vers la sortie au sein de l'ascenseur confiné d'Olafur Eliasson se voyait systématiquement opposer une réponse négative à la question obligatoire «Voulez-vous ressortir par la boutique?». Donc, je ressortais toujours par l'entrée de l'espace d'art, comme si de rien n'était, et comme si les étalages de sacs et autres bibelots griffés, situés derrière la cloison, n'existaient pas. Je me vantais même n'avoir jamais mis le pied dans la boutique. Puis vint un jour où, pour une fois, je n'étais plus seule dans l'ascenseur. Deux visiteurs s'étaient greffés au voyage, et trépignaient à l'idée de ressortir de l'exposition *via* la boutique après un séjour dans le noir de la cabine d'ascenseur. Comme j'étais de toute évidence en minorité — l'hôtesse me fit savoir qu'elle se devait de demeurer neutre — je dus me plier à ce souhait. Difficile de décrire ici l'intérieur de la fameuse boutique, mais me revint rapidement la première phrase d'Yves Michaud dans son essai *L'art à l'état gazeux*: «C'est fou ce que le monde est

beau»¹. Je n'ai absolument aucun souvenir des sacs (alors même que c'était bien là le but), en revanche me revient une sensation confuse face à cet étalage de vitrines clinquantes, sourires cosmétiques et luminosité accrue par un abus certain des surfaces réfléchissantes. Comme cliché du genre, on n'aurait guère fait mieux, mais enfin, je n'invente rien. Mes attentes en termes de kitsch, d'absence de poussière et de monotonie ne furent pas contrariées, à ma grande déception.

Sans doute, dans ma lutte pour trouver la sortie, ai-je croisé des sacs semblables à ceux que présente aujourd'hui Florence Jung au sein de Circuit, dans une immense structure tapageuse². Il est également probable que ce jour-là, je ne me suis pas arrêtée pour les

1 Yves Michaud, *L'art à l'état gazeux. Essai sur le triomphe de l'esthétique*, Paris, éd. Hachette, 2003, p. 7.

2 Certains visiteurs se diront peut-être qu'à défaut de voir des objets réalisés par Florence Jung dans l'exposition, la structure rouge vif a peut-être été patiemment dessinée et assemblée par elle. Las, l'artiste a encore une fois doucement échappé aux contraintes que sa condition «d'artiste» devrait lui imposer. Un designer, Lucas Uhlmann, a été dûment mandaté pour concevoir et réaliser le tout.

regarder, ne faisant pas plus la différence entre deux sacs Vuitton de modèles différents (et *a fortiori* entre un modèle Vuitton et sa copie contrefaçonée) qu'entre deux mous de veau, l'un de bonne qualité, l'autre médiocre. Lorsque Florence Jung m'a contactée en prévision de cette exposition, elle a précisé: «Mes pièces ne se situent pas dans le domaine visuel». En bonne historienne d'art, et habituée à utiliser mes yeux avant de brandir mon stylo, je me suis alors bêtement demandé dans quel domaine pouvait bien se situer son œuvre. Ce qui nous ramène aux mous de veau ou, si l'on préfère, aux sacs Vuitton.

Je ne sais s'il se trouvera au cours de l'exposition des visiteurs suffisamment aguerris pour avoir envie d'observer de plus près les sacs exposés. J'espère en secret qu'au moins l'un d'entre eux aura l'envie de les scruter à l'aide d'une loupe (mais toujours derrière la vitrine, un rien autoritaire). Florence Jung avait toutefois raison de me prévenir: en effet, son travail n'a rien à voir avec le visuel. La contemplation est définitivement refoulée hors des murs. Je suis même à peu près sûre que rien ne viendra vraiment documenter cette exposition quelque

peu ostentatoire de sacs Vuitton, si ce n'est une forme de rumeur ou de bruissement discret.

Le travail de Florence Jung me rappelle lointainement celui d'un artiste confidentiel, Günter Saree, qui en 1970 réserva un billet d'avion (en charter) pour le mot «idée» en direction de Majorque, fit enregistrer l'Océan Atlantique comme résident munichois et deux ans plus tard proposa d'anesthésier des visiteurs de la documenta 5 au risque de leur faire perdre la vie³. Mais les rumeurs non documentées de Florence Jung sont loin d'être tragiques comme celles de Saree, qui alla jusqu'à réussir à mythifier sa propre mort; tout au plus sont-elles empreintes d'une ironie douce en regard de la brutalité des financements et des modes de légitimation de l'art contemporain. Comme paradigme d'une première exposition personnelle exemplaire de «jeune artiste», on pourrait difficilement dire que Florence Jung a dérogé à la règle, avec ses objets présentés dans un *white cube* comme dans un écrin. Mais elle l'a

3 Je renvoie à l'excellent article d'Irmeline Lebeer sur cet artiste rare, «Günter Saree: vivre sa mort», *L'art vivant* n° 54, décembre 1974 — janvier 1975.

légèrement détourné au point de retourner la proposition sur elle-même, image parfaite et glacée de ce qu'on attend de son stéréotype.

Une dernière remarque en forme d'interrogation concernant le travail de Florence Jung, qui se développe au moment où la fondation Vuitton vient d'être inaugurée à côté de Paris dans un bâtiment *tape-à-l'œil* révélant les vitrines rouges de l'artiste comme une version *low cost* de l'enrobage décoratif. Florence Jung pourrait-elle à l'avenir être collectionnée par la fondation Vuitton? On pourrait répondre avec malice que le mécénat de luxe cherchant à tout prix à faire oublier son fond de commerce maroquinier par l'achat d'œuvres — une sorte de *art washing* permettant judicieusement de défiscaliser certains revenus — il serait bien en peine face à ces propositions. La parodie du mécénat d'art, dénoncé en son temps par Hans Haacke avec un certain moralisme, est ici plus dépassionnée. Vuitton rachetant des sacs Vuitton? Délicieux paradoxe. Et pourquoi pas imaginer la marque, mue par un incohérent souci de transparence, décrochant de sa fondation ses Stella et ses Richter, pour leur substituer ce qu'elle sait et aime vendre avant tout?

Il est bien évident que le « coefficient d'art » de Marcel Duchamp⁴ se situe ici moins dans le sac lui-même que dans les potentialités mises en branle par une telle exposition, bien impertinente en ces temps où le président d'un grand centre d'art parisien n'hésite pas à parler « d'art de la conversation » ou de « compagnonnage » avec les « marques »⁵. Alors, ce n'est plus pour reprendre les mots de Jules Verne, « Regarde de tous tes yeux, regarde », mais plutôt : « Use bien de ton cerveau ». Et jusqu'à la corde, encore.

Camille Paulhan

4 Marcel Duchamp, « Le processus créatif », 1957, reproduit dans *Duchamp du signe*, Paris, éd. Flammarion, 1994, p. 189.

5 Jean de Loisy cité par Martine Robert, « L'art, nouvelle âme du luxe ? », *Les Échos*, 14 février 2014, et par Valérie Abrial, « Quand le Palais de Tokyo prend des allures de start-up », *La Tribune*, 20 juin 2014.

Camille Paulhan est historienne et critique d'art, elle vit et travaille entre Paris et Bayonne.

**Florence Jung
Circuit, centre d'art contemporain, Lausanne
Du 15 février au 14 mars 2015**